Ami du Clergé du 24 novembre 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — II. *2e Dim. de l'Avent* : Les incroyants et les miracles de Jésus-Christ, 625. — III. *3e Dimanche* : Orgueil et humilité, 627.
Sermons d'Avent sur S. Jean-Baptiste. — III. *3e Dimanche* : Le témoignage de Jean-Baptiste sur Jésus, 629.
Pour la fête de S. André. — La croix est un arbre de vie, 632.
Pour la fête de S. Nicolas. — Les trois trésors, 634.
Pour l'Immaculée-Conception. — La beauté de Marie, 635.
Courtes instructions sur le Symbole. — LXVII. Les sanctions de l'au-delà, 638.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

II

2e Dimanche de l'Avent

LES INCROYANTS ET LES MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST

Mes frères,

Pourquoi donc Jean-Baptiste, emprisonné à Machéronte, envoie-t-il deux de ses disciples pour demander à Jésus s'il était bien le Messie ? Il le sait déjà, car une lumière prophétique le lui a fait connaître dès le sein de sa mère, sur les bords du Jourdain, et jusque dans sa prison où lui arrive le bruit de ses miracles. Pourquoi donc cette ambassade ? Le voici : il voulait que ses disciples reconnussent eux-mêmes en Jésus le Sauveur promis au monde comme il l'avait appris lui-même, c'est-à-dire, par les miracles qu'il opérerait en leur présence. Et en effet, à peine les deux envoyés sont-ils arrivés auprès de Notre-Seigneur : « Allez, leur dit-il, et rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent. » Or, tout le monde en convient, quand il s'agit de donner une réponse, les actions valent mieux que les paroles.

Oui, m. f., les miracles de Jésus-Christ, voilà bien les signes qui nous font connaître sa divinité : et bien aveugles, et bien obstinés sont ceux qui refusent de se rendre à l'évidence de tels prodiges et n'en veulent pas reconnaître l'auteur. C'est à ces aveugles que je veux m'adresser aujourd'hui, s'il en est parmi vous, afin de les éclairer. Ce sera aussi pour vous, m. f., qui êtes déjà des enfants de lumière, un moyen de fortifier encore votre foi chrétienne.

I. — *Les incroyants de l'Evangile*

Il y a toujours eu, dans le monde, des hommes pervers qui ne veulent rien voir ni rien entendre de ce qui pourrait leur faire abandonner le mal et pratiquer la vertu Or, tels étaient les Pharisiens, ni plus, ni moins. Ces hommes orgueilleux, que Notre-Seigneur appelait « des aveugles se mêlant de guider d'autres aveugles, *cœci et duces cœcorum* » (Mt., xv, 14), voyaient les miracles que Jésus-Christ faisait publiquement, sous leurs propres yeux, en sorte que le doute devenait impossible ; ces orgueilleux donc voyaient les miracles du Sauveur ; mais, ne voulant pas en convenir, ils les attribuaient à toute autre chose qu'à sa personne, et surtout qu'à sa divinité. Ecoutez-les : « Comment les miracles de cet homme peuvent-ils procéder d'une vertu divine, s'il n'observe pas lui-même la loi de Moïse, s'il ne sanctifie pas le jour du sabbat, s'il agit contre le précepte de Dieu ? » — « Et vous, leur répondait Jésus, vous qui vous vantez d'être de fidèles observateurs de la loi mosaïque, ne donnez-vous pas à boire à vos animaux les jours de fête et du sabbat ? Et si votre bête de somme tombe sur la route, ne vous empressez-vous pas de la relever ? Et puis, lorsque moi, sans faire usage de mes bras, sans aucune fatigue, je redresse les boiteux, lorsque je rends la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la santé aux malades, aussitôt vous venez me reprocher de violer le jour du sabbat, le précepte de Dieu et la loi de Moïse ! »

Ces divines paroles fermaient sans doute la bouche à ses accusateurs, mais pour un instant seulement, car bientôt ils recommençaient à proférer contre lui de nouvelles impostures comme celle-ci : « Toi, tu chasses les démons du corps des possédés, c'est vrai ; mais c'est au nom de Béelzebub, prince des démons, que tu les chasses ! » — « Comment se fait-il donc alors, reprenait le doux Sauveur, que les démons en abandonnant leurs victimes se plaignent si fort que je ne suis venu que pour les tourmenter, et exercer sur eux un pouvoir trop rigoureux ? Comment se fait-il qu'ils confessent que je suis le Christ promis au monde ? D'ailleurs, apprenez que tout royaume divisé contre lui-même est voué à la désolation et à la destruction : comment donc le royaume de Satan, prince des démons, pourra-t-il subsister, si lui et ses subordonnés sont ainsi divisés entre eux ? Enfin, tous les miracles que j'opère le sont au profit de l'homme, pour le bien de son corps comme pour le salut de son âme, et ils sont en même temps la glorification de mon Père céleste. Il est donc impossible que, pour les faire, je me serve du nom de celui qui est tout à la fois l'ennemi de Dieu et l'ennemi des hommes. »

« Habitants de Jérusalem et de la Palestine, disait encore le divin Maître, écoutez-moi : les œuvres que je fais au milieu de vous au nom de mon Père vous prouvent la vérité de mes paroles, vous démontrent que je suis véritablement le Fils de Dieu, que mon Père et moi sommes deux quant aux personnes, mais un seul Dieu quant à la nature : *ego et Pater unum sumus.* Vous ne voulez pas croire à mes paroles ? Soit. Croyez du moins à mes œuvres : et, si je ne fais pas des œuvres dignes de Dieu mon Père, ne me croyez pas : *si non facio opera Patris mei, nolite credere.* Mais si je fais les œuvres de mon Père, croyez donc à mes œuvres (Jo., x, 38). Or, mes œuvres, les voici : je n'ai qu'à commander, qu'à faire un signe, et la mer et les vents m'obéissent ; la mort elle-même rend ses victimes, que ce soit le

corps d'une jeune fille étendue sans vie sur son lit, ou celui d'un jeune homme que l'on conduit au tombeau, ou le cadavre de Lazare enseveli depuis quatre jours et devenu déjà la proie de la pourriture. N'avez-vous pas été vous-mêmes les témoins de mes miracles ? Aussi vous n'osez pas, vous ne pouvez pas les nier. Eh bien ! écoutez maintenant : les miracles sont les signes de la toute-puisance divine. Or, Dieu ne laisse pas et ne peut pas laisser aux mains de qui que ce soit les marques auxquelles on le reconnaît, pour affirmer le mensonge, pour autoriser l'imposture. Donc, tout ce que l'auteur de tant de miracles enseigne et dit de lui-même est l'incontestable vérité, vérité marquée du sceau de Dieu, vérité qui prouve que celui qui vous parle sous une forme humaine est le Fils de Dieu, le Verbe éternel, un Dieu fait homme, un Homme-Dieu. »

Vous croyez peut-être, m. f., que les Pharisiens, les Scribes et les chefs du Sanhédrin vont se rendre enfin à des preuves aussi convaincantes ? Non. Ils croiront aux miracles, mais ils ne voudront pas en admettre les conséquences. Que vont-ils faire ? Ecoutez-les, m. f., car c'est précisément la question qu'ils se posent lorsque, réunis en conseil, sous la présidence de Caïphe le grand-prêtre, ils se disent : « Que devons-nous faire ? Cet homme fait de nombreux et de grands miracles » (Jo., xi, 47). Voilà bien une confession claire et manifeste des miracles de Jésus-Christ : *homo hic multa signa facit*... Et à quelle résolution cet aveu va-t-il les conduire ? A celle-ci : ils décidèrent de le tuer, tellement la malice a obscurci leur intelligence et endurci leurs cœurs.

II. — *Les incroyants d'aujourd'hui*

M. f., ne nous récrions pas trop fort, car enfin n'est-ce pas là ce que nous voyons encore de nos jours ? Nous avons sous les yeux de nombreux et étonnants miracles, et cependant... « Oh ! des miracles, allez-vous me répondre, oui, il y en eut et de très fréquents dans l'Eglise naissante, parce qu'alors ils étaient nécessaires, comme il est nécessaire à une jeune plante d'être fréquemment arrosée ; mais maintenant que l'Eglise, devenue un grand arbre, étend ses rameaux d'une extrémité de l'univers à l'autre, les miracles ne sont plus nécessaires ; ils sont très rares, et, pour notre part, nous n'en avons jamais vus. »

Cependant, m. f., je vous le répète, vous avez sous les yeux de grands et étonnants miracles, si vous voulez y faire attention. Regardez cette croix, cet autel, ces saintes images, cette église : ne sont-ce pas là comme autant de monuments authentiques, autant de témoins des miracles opérés et par Jésus-Christ, et par les Apôtres, et par leurs successeurs, dans le grand fait de la propagation de la foi catholique ? Qu'étaient nos pères ? Des adorateurs aveugles d'idoles cruelles ou immondes. Et qui donc a substitué à toutes ces statues des faux dieux le Crucifix, les images de Marie et des Saints ? La force des armes peut-être ? Non. L'assouvissement des passions ? Pas davantage. Ce fut la persuasion de la vérité par la prédication.

Mais cette vérité, par quels moyens pénétra-t-elle dans l'esprit et dans le cœur des nations idolâtres ? Par les miracles, m. f. En effet, il nous faut toujours revenir à ce dilemme de S. Augustin : ou bien le monde a été tiré de l'idolâtrie et converti à la foi du Christ par les miracles, ou bien il l'a été sans eux. Dans le premier cas, l'existence des miracles est hors de doute. Dans le second cas, — c'est-à-dire, si c'est sans le secours des miracles que le monde a abandonné le paganisme si favorable aux passions de l'homme, qu'il a brisé les statues des divinités protectrices de ses vices, et cela pour embrasser la loi évangélique, loi qui humilie l'esprit, et impose un frein aux passions qui bouillonnent dans son cœur, loi qui défend non seulement le mal, mais jusqu'au désir du mal, — eh bien ! il faut l'avouer, c'est là le plus grand de tous les miracles, miracle constant, miracle perpétuel : et cette église, et ces fonts baptismaux, et cet autel en sont les preuves les plus évidentes.

Bien plus, ils sont le miracle lui-même, ou mieux, ce sont comme autant de miracles. En effet, quand le divin Sauveur ressuscita Lazare, mort depuis quatre jours, ce fut un prodige qui jeta dans le plus grand étonnement tous les témoins venus de Jérusalem pour consoler Marthe et Marie-Madeleine. Or, s'il en fut ainsi au premier moment, nous ne pouvons pas douter qu'il en ait été de même durant les jours que Lazare vécut encore sur la terre : on pouvait dire de lui qu'il était un miracle ambulant, un miracle continuel. Eh bien ! de même aussi, ce divin Crucifix que nous adorons est un miracle permanent qui nous rappelle le plus grand des prodiges : un monde converti, un monde adorant un Homme-Dieu attaché à une croix ; et cette croix, dit S. Augustin, qui n'était jadis qu'un gibet infâme réservé aux plus insignes malfaiteurs, elle est passée du champ des supplices à l'honneur des autels et de l'adoration, elle est montée jusque sur le front des rois et la tête des empereurs, *a locis suppliciorum ad frontem imperatorum. (Enarr. in Ps. 36*, Serm. 2).

Voilà des prodiges qui dureront jusqu'à la fin des siècles. Se peut-il désormais qu'il y ait des hommes qui se refusent à les reconnaître ? Oui, m. f., il y a les imitateurs des Pharisiens : comme eux, ils voient ces prodiges, mais comme eux aussi ils ne veulent pas soumettre leur esprit à l'évidence, et, dans leur aveuglement volontaire, ils se font un point d'honneur d'entasser objection sur objection, ils taxent les miracles d'inventions de femmes crédules ou de préjugés superstitieux. N'en soyez point surpris : s'ils agissent ainsi, c'est qu'ils ont quelque intérêt à le faire. Les Juifs avaient résolu de faire mourir Jésus-Christ, ce faiseur de miracles, parce qu'ils craignaient de perdre l'ascendant et l'autorité qu'ils avaient eus jusque-là sur le peuple. Les incrédules, eux, craignent de perdre leur tranquillité d'âme, la paix du cœur, qu'ils se figurent, mais à tort, trouver dans les plaisirs des sens. Car, comme la foi et le péché sont deux choses qui ne se pourront jamais accorder ensemble, et que, d'autre part, ces hommes ne veulent pas abandonner le péché, alors la foi devient nécessairement leur ennemie, et une ennemie qui trouble leur conscience, qui rend amers tous leurs plaisirs, en leur faisant entendre de terribles vérités dont l'accomplissement est aussi certain que certaine est leur mort. Oui, un jugement de stricte

justice, un juge inexorable, un Dieu qui se venge des sans-Dieu, un supplice éternel, voilà pourtant les sujets de crainte que les impies pensent anéantir avec une simple négation ; et cette négation, si elle ne les rassure pas complètement, du moins elle leur fait illusion et les porte à penser que ce qu'ils refusent de voir, que ce qu'ils ont intérêt à ne pas croire, n'existe pas.

* *

Pauvres aveugles ! Prions pour eux, m. f. ; et si, pour notre malheur, nous aussi nous étions frappés d'un pareil aveuglement, oh ! jetons-nous aux pieds de Jésus, la lumière du monde ; et, avec l'aveugle de Jéricho, avec le Roi-prophète pénitent, demandons-lui de tout notre cœur qu'il dissipe nos ténèbres et nous accorde la claire vue de l'âme. Seigneur, nos passions nous ont enlevé les lumières de la raison et de la foi : nous voyons, nous confessons notre aveuglement, et cette connaissance, et cet aveu sont déjà un commencement de lumière qui nous vient de vous. Achevez donc en nous l'œuvre de votre miséricorde ; commandez que la lumière se fasse en nous, qu'elle nous aide à connaître l'éternelle vérité, qu'elle nous ramène dans la voie de vos commandements, qui est la voie du salut. Ce sera encore un de vos grands miracles, parce que la guérison de l'aveuglement de l'esprit est une plus excellente et plus précieuse chose que la guérison de la cécité corporelle. Ainsi soit-il.

III

3e Dimanche de l'Avent

ORGUEIL ET HUMILITÉ

Mes frères,

Une vie irréprochable, une austère pénitence, le zèle de la prédication avaient donné aux Juifs une si haute opinion de Jean-Baptiste, qu'ils le prenaient pour le Messie promis par Dieu et attendu depuis si longtemps. Ils lui envoyèrent donc des prêtres et des lévites pour lui demander s'il était le Christ tant désiré. Une interrogation aussi flatteuse ne fit pas oublier à Jean qui il était, et bien loin d'en profiter pour s'arroger un nom si glorieux, ce lui fut un motif de s'humilier davantage encore. « Non, non, non, répondit-il jusqu'à trois fois, je ne suis point le Christ. Il vit cependant, il est au milieu de vous, et vous ne le connaissez pas : il se manifestera après moi, et il l'emporte tellement sur moi en dignité et en grandeur, que je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure. — Et qui donc êtes-vous enfin ? lui demandèrent-ils. Etes-vous Elie ou quelqu'un des Prophètes ? — Je ne suis ni Elie, ni prophète, répondit-il : je suis une voix qui s'en va criant dans le désert : Préparez la voie du Seigneur ! »

Que dites-vous, m. f., de cette humilité du saint Précurseur ? Il me semble qu'il y a là pour nous une leçon bien opportune ; car s'il y a un vice qui règne en maître dans le monde, c'est l'orgueil. C'est donc contre lui que je viens vous parler aujourd'hui : et pour nous décider tous, vous et moi, à le bannir de notre cœur, je vous montrerai d'abord le châtiment réservé à cete passion détestable, et je vous en indiquerai ensuite le remède dans la pratique de la belle vertu de l'humilité chrétienne.

I. — *Le châtiment de l'orgueil*

Une chute honteuse, tel est, d'après l'ordre établi par la justice de Dieu, qui hait nécessairement les superbes, le châtiment de l'orgueil : l'expérience et l'histoire de tous les siècles sont là pour le prouver.

On peut comparer l'orgueilleux à un épileptique : ce malheureux porte avec lui un mal qui, soit par une perturbation subite du cerveau, soit par une altération extraordinaire du système nerveux, s'empare de lui à n'importe quelle heure et en quelque lieu qu'il se trouve, le jette violemment à terre, sans qu'il puisse même étendre les bras pour se protéger, fût-il sur le bord d'un précipice. Ainsi en est-il de l'orgueilleux, avec cette loi pourtant, qu'il tombe d'autant plus misérablement qu'il s'est élevé davantage, et que la hauteur de son exaltation est la mesure précise de la profondeur de sa chute. La parole de l'Evangile est infaillible : *Qui se exaltat, humiliabitur.*

Souvenez-vous du roi Saül. Abandonné de Dieu, il mit sa confiance dans ses armes et dans ses soldats. Que lui arriva-t-il ? Il fut défait et vaincu par les Philistins, et pour ne pas être fait prisonnier, le désespoir ne lui fournit d'autre moyen que de chercher la mort en se laissant tomber sur la pointe de son épée. Je me rappelle aussi le géant Goliath ; il défia, pour un combat singulier, tous les plus braves d'Israël. Que lui arriva-t-il ? Une pierre du torrent suffit à David, alors simple berger, pour le terrasser.

Le prophète Daniel (ch. IV) nous montre dans la personne de Nabuchodonosor, roi de Babylone, le portrait-nature d'un immense orgueil suivi d'un châtiment aussi extraordinaire qu'ignominieux. Ce prince se promenait à travers son palais, tout fier de lui-même et tout plein d'une superbe suffisance. Et comme enivré de sa propre estime, il répondait à ceux qui ne lui adressaient aucune question, il causait même parfois avec des personnages imaginaires, comme s'il avait été entouré de ses courtisans : « N'est-ce pas là, disait-il, cette grande cité, cette Babylone que j'ai élevée ? » Ce qui était un mensonge, car il n'avait fait que l'agrandir ; mais n'importe : n'est-ce pas le propre des orgueilleux de se vanter toujours ? Sa folle vanité ne s'arrête pas là, car voici qu'il attribue à la force de son courage et à l'éclat de sa gloire tout ce qu'il y a de beau et de grand dans son palais et dans son royaume. Tandis qu'il parlait ainsi, cet orgueilleux, voici que tout à coup une voix descend du ciel : « Tu vas être dépouillé de ton royaume, chassé de ton palais et du milieu des hommes ; tu t'en iras habiter avec les bêtes de la forêt, et comme le bœuf tu te nourriras de foin et d'herbe. »

Ces châtiments vous effraient, m. f., et cependant ce sont les moindres parmi ceux infligés aux orgueilleux. Car ce qui doit le plus nous épouvanter, c'est le châtiment spirituel réservé à ceux qui se laissent dominer par ce vice, châtiment qui leur ferme la source des grâces célestes, *Deus superbis resistit* (Jac., IV, 6). J'aimerais

mieux, dit S. Jean Chrysostome, être chargé de tous les péchés du monde, et posséder l'humilité du Publicain, que d'être orné des vertus de tous les saints du ciel et avoir l'orgueil du Pharisien. Avec la première, toutes les fautes disparaissent comme la neige sous les rayons du soleil ; avec le second, toutes les vertus se dissipent comme la poussière que soulève le vent. Dieu ne put supporter un seul instant dans le ciel l'orgueilleux Lucifer ; d'ange qu'il était, son orgueil en fit un démon. »

II. — *Le remède : l'humilité*

Voyons maintenant, m. f., quel est le remède à un aussi grand mal. « Jésus-Christ, ce céleste médecin des âmes, nous dit S. Grégoire, a donné contre tous les vices un remède opportun : aux avares il prescrit la libéralité, aux impudiques la continence, aux irascibles la douceur, aux orgueilleux enfin l'humilité. » Dans l'humilité il faut distinguer l'humilité de l'esprit ou de l'intelligence, et l'humilité du cœur ou de la volonté.

1. Et d'abord, l'*humilité de l'esprit*. Elle consiste dans la connaissance de notre propre personne d'après les lumières de la raison et de la foi. Pour l'acquérir, il suffit de jeter un regard sur le passé, sur le présent et sur l'avenir : « *Semper in mente habeas*, dit S. Bernard, *quid fuisti ? quid es ? quid eris ?* »

Un regard sur le passé. *Quid fuisti ?* Qu'étais-je il y a vingt, cinquante, cent ans ? Rien. Le monde existait sans moi. Je n'étais pour personne, excepté pour Dieu dans les choses possibles. Un brin d'herbe, un atome de poussière étaient donc infiniment plus que moi, puisqu'il y a une distance infinie entre ce qui existe et ce qui n'existe pas. Je n'étais donc rien. C'est là ce que disait aussi le royal Prophète en parlant de lui-même : *substantia mea tanquam nihilum ante te* (Ps. 38, 6). Or, de quoi le néant peut-il donc se glorifier ? de quoi peut-il s'enorgueillir ?

Un regard sur le présent. *Quid es ?* Qu'est-ce que l'homme, si l'on sépare ce qu'il y a en lui de précieux de ce qu'il y a de vil, c'est-à-dire ce qui est de l'homme et ce qui est de Dieu ? Son corps est un composé de quatre éléments contraires entre eux et dont la moindre altération cause tant d'infirmités, tant de souffrances, tant de douleurs ! « Le corps de l'homme, dit S. Bernard, est un vase de putréfaction, un fumier le plus vil de tous ». « La pourriture, dit le saint homme Job (XVII, 4), est comme le père qui l'engendre, la mère qui le nourrit, les vers sont comme des sœurs qui l'accompagnent ». « Belle chose vraiment, s'écrie le pape Innocent, belle chose que notre corps ! Les arbres produisent un feuillage verdoyant, des fleurs odoriférantes, des fruits délicieux, tandis que l'homme n'engendre que des insectes aussi repoussants qu'incommodes, des humeurs putrides, la pourriture, la corruption, et bien d'autres misères que la langue se refuse à énumérer. O honteuse condition de la bassesse humaine ! » — Par son esprit, il est vrai, l'homme est la plus noble créature, l'image vivante de son Créateur ; mais cette si excellente prérogative, il ne la tient pas de lui seul. Et encore, cette image si belle, hélas ! comme elle a été déformée par le péché originel ! Toutes les facultés de l'âme en ont été atteintes, blessées : l'intelligence devint sujette à l'erreur, la volonté fut inclinée au mal. Imaginez un troupeau de bêtes sauvages à qui la faim fait grincer les dents et pousser des hurlements, et dites-vous que tel est bien le cœur de l'homme prévaricateur, que ses passions menacent de déchirer. Tantôt il ressent les émotions de la colère, tantôt il brûle des flammes de la concupiscence ; tantôt c'est la haine qui le ronge, et tantôt la paresse qui le glace ; tantôt enfin c'est l'orgueil qui le gonfle, la jalousie qui le consume, l'avarice qui le dessèche. Eh bien ! m. f., je vous le demande, est-ce donc au milieu de tant d'inclinations désordonnées, d'appétits brutaux, que l'homme pourra trouver de quoi s'enorgueillir, de quoi se glorifier ?

Un regard enfin sur l'avenir. *Quid eris ?* Que deviendra un jour ce grand homme ? On le sait déjà : la mort le dépouillera de tout ; elle l'enlèvera à tout jamais du milieu de la société ; elle le jettera dans un sépulcre, où bientôt dévoré par les vers, il ne sera plus qu'un squelette hideux qui à son tour sera réduit en un peu de poussière. — Mais ce n'est pas tout encore : un temps viendra où l'on ne saura même pas si cet homme a jamais apparu au monde : sa mémoire périra, et son nom tombera dans un oubli éternel.

2. Voilà, m. f., des réflexions qui, bien méditées, sont assurément de nature à nous venir en aide pour acquérir l'humilité de l'esprit. Mais cela ne suffit pas. Tout philosophe est capable de cette humble connaissance de soi-même. A l'humilité de l'esprit, le chrétien doit donc encore ajouter l'*humilité du cœur*.

Jésus-Christ lui-même a voulu nous en donner l'exemple, et, nous invitant à l'imiter, il nous dit : *Discite a me, quia mitis sum et humilis corde*. Et en effet, il naît humble et pauvre dans une misérable cabane ; il vit humble et pauvre dans une obscure boutique ; il meurt humble et pauvre sur une croix. Oh ! m. f., après ces divines leçons, après ces exemples héroïques, comment pourra-t-il encore se trouver un seul orgueilleux parmi les chrétiens ?

Et pourtant, ô mon Dieu, que voyons-nous ? Jésus-Christ souffre humblement les insultes et les mépris ; et le chrétien orgueilleux dédaigne ses semblables. Jésus-Christ naît, vit et meurt dans l'humilité et dans la pauvreté ; et le chrétien orgueilleux, au risque de perdre son âme et de compromettre son salut éternel, veut vivre et mourir en mauvais riche. Jésus-Christ implore humblement le pardon pour ses persécuteurs ; et le chrétien orgueilleux veut à tout prix se venger de ses ennemis... Quel étrange, quel diabolique contraste ! Comment un tel disciple de Jésus-Christ, qui fait tout le contraire de ce qu'a enseigné et pratiqué son divin Maître, comment un tel disciple mérite-t-il le nom de chrétien ? Comment un tel chrétien peut-il espérer régner un jour avec le Christ, quand ses œuvres en font un ennemi du Christ ?

* *

Ne nous y trompons pas, m. f. De même que le baptême est nécessaire à tous les enfants d'Adam ; de même que la pénitence est nécessaire à ceux qui sont tombés dans le péché mortel ; ainsi l'humilité est nécessaire à tous les hommes pour entrer dans le royaume des cieux :

efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. Tous les bienheureux qui sont au ciel furent humbles, à commencer par Jésus-Christ et sa sainte Mère ; tous les malheureux qui sont en enfer furent des orgueilleux, à commencer par Lucifer et ses anges. C'est l'orgueil qui damne, c'est l'humilité qui sauve. Vous voyez le châtiment, vous connaissez le remède. Pour échapper au premier, employez le second. Ainsi soit-il.

SERMONS D'AVENT SUR S. JEAN-BAPTISTE

III

3e Dimanche

LE TÉMOIGNAGE DE JEAN-BAPTISTE SUR JÉSUS

Mes bien chers frères,

L'Evangile nous a fourni, dans ces pages mêmes, les lumières nécessaires sur la mission et sur le message purificateur de Jean-Baptiste.

Mais cette étude serait incomplète, disons même qu'elle négligerait l'essentiel, si elle ne considérait pas, avec tous les développements proportionnés à l'importance d'un tel sujet, le témoignage de Jean sur Jésus. C'est dire que cette instruction, consacrée entièrement à ce témoignage, sera sans doute la plus importante de notre cycle sur l'Avent ; elle sera certainement la plus ardue pour les auditeurs, et réclame d'eux la plus vigilante attention.

Il est à peine utile, m. f., de souligner la portée d'un tel témoignage, non seulement pour les auditeurs directs du prophète, mais encore pour nous qui trouvons, grâce à lui et dès les premières pages du livre divin, une preuve combien touchante de la bonté illimitée de Dieu : bonté prévenante, qui, par pitié de notre ignorance, nous a tracé, par la bouche du plus grand des prophètes, un vivant portrait du Sauveur.

Au moment de parler de Jésus vu à travers Jean-Baptiste, alors qu'on mesure plus que jamais son impuissance devant l'infini d'un tel sujet, comme il est réconfortant de porter ses regards plus ou moins affaiblis par les brûlures du péché, sur Marie, l'Immaculée qu'on fête en ce jour, Marie qui fut dépositaire des secrets divins, afin qu'elle projette sur nos intelligences un rayon bienfaisant de sa douce lumière, et qu'elle grave en chacun de nous, en traits ineffaçables, le vrai portrait de Jésus.

Pour présenter le témoignage de Jean sur Jésus dans un tableau d'ensemble, nous nous arrêterons aux trois points suivants : 1° la place que Jean s'attribue dans sa prédication par rapport à Jésus ; 2° ses déclarations capitales sur la personne divine et la mission rédemptrice de Jésus, à l'occasion de son baptême ; 3° comment il continue son témoignage jusque dans sa prison.

I. — *Place que Jean s'attribue par rapport à Jésus*

Avec une fantaisie qui ne se soucie pas plus des textes que des contradictions, Renan a tracé de l'humble Précurseur un tableau qui déconcerte ceux qui cherchent la vérité non pas dans leur imagination féconde, mais dans les textes évangéliques.

Il nous le montre, non seulement préoccupé d'égaler, par ses austérités, Elie, « ce géant des prophètes », mais encore « d'éclipser Jésus » ; ce sont ses propres termes. Selon lui, sa « supériorité incontestée » n'abdique pas devant le Messie ; il se laissera même reconnaître pour « supérieur ». A ces déclarations mensongères il nous suffira, m. f., d'opposer la simple réalité de l'Evangile, qui nous montrera ce que Jean n'est pas, ce qu'est Jésus, comment Jean se considère par rapport à lui.

1° *Ce que Jean n'est pas.* — Voulez-vous que nous relisions ensemble le passage de l'évangile de S. Jean où le Précurseur fit des déclarations formelles sur ce point important ? « Et voici le témoignage de Jean, quand les Juifs lui députèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : « Qui es-tu ? » Et il avoua et il ne nia pas ; il avoua : « Moi, je ne suis pas le Christ ». Et ils lui demandèrent : « Quoi donc ? Es-tu Elie ? » Et il dit : « Je ne le suis pas ». — « Es-tu le Prophète ? » Et il répondit : « Non ». Alors ils lui dirent : « Qui es-tu, pour que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés ? Que dis-tu de toi-même ? » Il dit : « Moi je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Aplanissez le chemin du Seigneur, comme l'a dit le prophète Isaïe ». (Jo., I, 19-23).

Il n'est dit nulle part dans l'Evangile pourquoi les Juifs envoyèrent à Jean une sorte de commission rogatoire pour savoir de sa bouche qui il était. Mais il n'est pas imprudent de conjecturer que le baptême de Jésus, qui avait eu lieu deux mois auparavant, en fut l'occasion. Jean-Baptiste a fait ce jour-là des déclarations qui ont semé une certaine inquiétude parmi les princes des prêtres. Ne parle-t-on pas aussi d'un prodige qui se serait accompli, d'une colombe qui serait apparue et de paroles mystérieuses que Jean aurait entendues et rapportées ?

Aux questions que lui posent les enquêteurs officiels, Jean répond sans ambages, avec toute la netteté désirable. Il n'attend même pas qu'on lui demande s'il est le Christ annoncé par les prophètes ; de lui-même il prend les devants pour répondre à la question liminaire : « Qui es-tu ? » — « Moi, je ne suis pas le Christ », et jusqu'au bout il continuera de protester qu'il n'est pas « l'époux » ni « celui qui doit venir. »

On insiste : « Es-tu Elie ? » N'oublions pas en effet que, suivant une tradition populaire, Elie le Thesbite devait en personne certifier devant le Grand Conseil de son avènement. Sans doute les Juifs savent fort bien que Jean est le fils de Zacharie et d'Elisabeth ; mais l'imagination populaire se joue à l'aise dans ces dédoublements de personnalité. Jean répond par la négative.

Il n'est pas davantage le « prophète innomé » du Deutéronome dont Israël attendait le retour. Que pense-t-il de lui-même ? Il se contente de reprendre les affirmations de sa prédication : il est la voix de celui qui crie dans le désert. Sa mission est d'être le héraut du Messie, mais il n'est pas le Messie. « Il est une voix, un flambeau, un serviteur, un ami : toutes choses faites pour un autre. Il brille, mais sa lumière lui vient du soleil. » (Durand, p. 37).

2° *Ce qu'est Jésus d'après Jean-Baptiste.* — Une objection soulevée par ses interlocuteurs va permettre à Jean d'aller plus loin et de parler de celui dont il annonce la venue. Si vraiment il n'est ni le Christ, ni le prophète, ni Elie, de quel droit prétend-il purifier le peuple par l'ablution du baptême ? Celui-là seul qui est chargé de mission divine a le pouvoir de remettre les péchés. — Jean ne l'ignore point et ne cherche point à s'évader. Il admet bien qu'il baptise ; mais il fait tout de suite remarquer à ses censeurs qu'il « baptise seulement dans l'eau » : voulant marquer par là que son baptême ou purification n'a pas le pouvoir de remettre directement les péchés, mais qu'il dispose seulement les âmes au regret de leurs péchés et les cœurs à la sanctification.

C'est dans une autre circonstance que Jean apportera des précisions importantes à ce témoignage déjà si net. En particulier, parlant du baptême que donnera « celui qui doit venir », il dit formellement : « Il vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu », marquant ainsi que le baptême futur, celui que reçoivent les chrétiens, réaliserait dans l'âme non seulement une purification symbolique, mais une véritable régénération.

Jean continue de lui-même ses déclarations : « Il y a au milieu de vous, dit-il à sse auditeurs (peut-être même dans cette foule qui les entoure), quelqu'un que vous ne connaissez pas : celui qui doit venir après moi et qui a pris rang devant moi, et dont je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa chaussure ». Les membres du Sanhédrin n'en demandent pas davantage pour le moment ; leur mission est accomplie touchant le Précurseur : il n'est pas le Messie. Que leur importe le Christ ? Ils reprennent en hâte la route de Jérusalem pour aller rendre compte de leur mandat.

Et S. Luc met ce qui suit dans la bouche de Jean touchant la mission du Messie : « Le van est dans sa main pour nettoyer son aire et amasser le blé dans son grenier ; quant à la paille, il la brûlera dans un feu qui ne s'éteint pas ».

Ainsi donc le Messie, tel que le Précurseur le dépeint à son auditoire, sera doué d'une puissance supérieure à l'homme : non seulement son baptême régénérera les âmes par l'action pénétrante de l'Esprit-Saint ; mais bien plus, il rendra la justice : les hommes se distingueront entre eux selon qu'ils lui donneront ou lui refuseront leur adhésion. Il condamnera ceux qui se seront montrés rebelles ou infidèles. « Comme le paysan palestinien, après avoir battu le blé sur son aire, sépare le grain de la balle et les débris de paille ainsi le Messie fera le partage des bons et des méchants. Terrible à ceux qui ne seront que chaume, paille inutile, il les livrera à la flamme vengeresse, au feu inextinguible ». (Valensin, p. 59).

Efforçons-nous, m. f., d'imaginer l'impression profonde produite par ces paroles où revivait l'âme des prophètes et qui nous livrent sur le Messie l'opinion de son Précurseur.

3° Tel sera le Messie dans son baptême et son pouvoir de justicier ; mais *comment Jean se considère-t-il par rapport à Jésus ?* — Dans les paroles qui précèdent, nous avons déjà eu l'occasion de souligner l'humilité profonde de Jean-Baptiste. Et Renan qui a l'audace d'écrire que Jean rêvait d'éclipser Jésus et d'imposer sa supériorité ! Allons donc ! Quel est le chrétien qui ignore cette magnificence dans l'humilité qui inspirait les accents du Précurseur : « Celui qui va venir, il est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa sandale... Il faut qu'il croisse et que moi je diminue... Je ne suis pas le Christ, mais je suis envoyé devant lui. Celui qui a l'épouse est l'époux, mais l'ami de l'époux qui l'assiste et l'écoute est ravi de joie à la voix de l'époux. Or cette joie est en moi à son comble ». (Jo., III, 29-30).

A sa seule présence Jean avait déjà tressailli de joie dans le sein de sa mère ; aujourd'hui qu'il a conscience d'avoir accompli sa mission, sa joie « est à son comble ». Et dans le trait final a passé toute l'humilité du Précurseur : « Lui doit grandir et moi diminuer » : il est le Christ, je ne suis que son humble précurseur ; il est l'époux (Jésus reprendra plus tard cette comparaison), je ne suis que l'ami qu'il a choisi pour l'assister il est juste que je disparaisse de la scène au moment où il y entre.

Ah ! m. f., ne laissons point passer une telle leçon sans en tirer parti pour nos âmes. Quand Dieu nous confie une tâche apostolique dans les rangs du clergé ou de l'Action Catholique, n'agissons-nous pas parfois pour notre propre compte, au bénéfice de notre amour-propre ou de notre situation personnelle ? Qui donc d'entre nous pourrait redire, dans la sincérité de son cœur, cette parole de désintéressement sublime et d'humilité vraie : « Jésus doit grandir et moi je dois diminuer », c'est-à-dire : « Je travaille pour la gloire de Dieu, pour le triomphe de ma Mère l'Eglise, pour le salut des âmes que Dieu me fait l'insigne honneur de faire reposer dans mes mains indignes. Que Jésus apparaisse dans cette Eglise et dans ces âmes qui sont à lui : il les a payées assez cher au prix de tout son sang ! Pour moi, puisque ma tâche est accomplie, je n'ai plus qu'à disparaître sans attendre ici-bas, dans la reconnaissance ou les honneurs, le salaire réservé là-haut aux bons ouvriers, qui ne sont en définitive que des serviteurs inutiles ».

Telle est, m. f., la seule place que Jean revendique pour lui-même : il n'est pas le Christ, Jésus est le Messie, régénérateur et justicier, et lui, Jean, n'aspire qu'au seul honneur de lui céder humblement toute la place.

II. — *Les déclarations de Jean sur la personne et la mission de Jésus à l'occasion de son baptême*

Vous pesez à son poids, m. f., j'en suis assuré, la valeur d'un tel témoignage. Est-ce tout ? Non, et nous devons maintenant considérer à l'occasion du baptême de Jésus les déclarations de Jean sur la personne et la mission rédemptrice de Jésus ce sera la seconde partie de notre entretien.

Le témoignage de l'évangéliste S. Jean est singulièrement grave dans la matière. Sans doute il ne relève pas les circonstances du baptême que les trois autres nous ont déjà rapportées en détail. Rappelons-les ainsi que S. Luc les raconte : « Or il arriva, quand tout le peuple eut reçu le baptême et au moment où Jésus, ayant été baptisé

se trouvait en prière, que le ciel s'ouvrit (S. Marc dira : « se fendit, » dans une expression très imagée), et que l'Esprit-Saint descendit sur lui en forme corporelle, comme une colombe, et une voix vint du ciel : « Tu es mon fils bien-aimé, en toi j'ai mis mes complaisances ».

Et voici maintenant le témoignage capital de S. Jean et les paroles qu'il met dans la bouche de Jean-Baptiste : « Et moi, je ne le connaissais pas ; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, celui-là m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit-Saint descendre et demeurer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit-Saint. Et moi j'ai vu et j'ai témoigné que celui-là est le Fils de Dieu » Et le Baptiste avait dit plus haut dans le récit, en parlant de Jésus : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde ».

Par ces paroles Jean-Baptiste affirme qu'il a vu l'Esprit-Saint descendre sur Jésus sous la forme d'une colombe et y demeurer ; qu'il a entendu la voix ineffable du Père, attestant au monde la divinité de son Fils ; qu'il ne connaissait pas Jésus, mais que Dieu lui-même lui avait révélé à quel signe il le reconnaîtrait : « Celui sur qui tu verras l'Esprit-Saint descendre et demeurer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit-Saint ». Jean est donc à la fois le témoin de la Sainte Trinité, dont les trois Personnes se sont manifestées à lui pendant le baptême de Jésus, et le héraut de la divinité du Fils de Dieu Arrêtons-nous quelques instants pour approfondir deux des paroles principales du Précurseur qui affirment la mission rédemptrice et la divinité de Jésus.

a) Et d'abord il dit de lui : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde ». Après son baptême, Jésus avait gagné le désert, où il avait passé 40 jours dans le jeûne et la prière. Puis, respectueux de l'ordre établi, « il vient à son Précurseur », pour bien faire voir qu'il y a continuité entre son œuvre et celle de Jean.

C'est en l'apercevant que Jean s'écrie : « Voici l'Agneau de Dieu ». Cette comparaison symbolique, directement inspirée du prophète Isaïe, ne pouvait passer inaperçue devant un auditoire familiarisé avec les textes prophétiques, et spécialement avec ceux qui portaient un sens messianique. Isaïe n'avait-il pas écrit : « Semblable à l'agneau qu'on mène à la tuerie, et à la brebis muette entre les mains de ceux qui la tondent, le (Serviteur de Dieu) n'ouvre pas la bouche » ?

Et ce peuple, qui écoute avec avidité les paroles du prophète, ne saurait oublier que dans le Temple, matin et soir, on immolait un agneau pour les péchés du peuple.

Jean d'ailleurs insiste sur la comparaison quand il ajoute : « Voici celui qui ôte le péché du monde ». Telle sera bien en effet l'œuvre rédemptrice de l'Agneau de Dieu : ôter le péché, c'est-à-dire l'enlever, en rachetant au prix de son sang répandu la sentence de condamnation portée contre les pécheurs. Et bien que Jean s'adresse à des enfants d'Israël, en disant que Jésus ôte les péchés du monde, il signifie que la Rédemption ne sera pas seulement le rachat d'Israël, mais encore le rachat de toute l'humanité, indiquée par « le monde ». Rédemption, rédemption sanglante, rédemption universelle, voilà le contenu de la déclaration du Précurseur, et cela nous permet, m. f, d'en mesurer la portée, qui s'étend à toute l'humanité et à nous-mêmes.

b) La seconde affirmation que nous retiendrons n'est pas moins importante : « Et moi, dit Jean, j'ai vu, et j'ai témoigné que celui-là est le Fils de Dieu ». Les prodiges qui ont accompagné le baptême de Jésus ont définitivement éclairé le Précurseur sur la personne du Messie, qu'il ne connaissait pas encore. Il l'affirme hautement : « Et moi j'ai vu ». Il mesure, n'en doutons pas, la gravité des paroles qu'il prononce devant la foule : c'est ce qui explique son insistance. « J'ai vu le signe que Dieu m'avait promis pour me le faire connaître ; j'ai vu Jésus en personne ; et j'ai témoigné le jour de son baptême, et hier encore, qu'il est le Fils de Dieu. »

Et l'apôtre Jean, qui nous rapporte ces paroles, en fut, n'ayons garde de l'oublier, le témoin auriculaire. Il sait fort bien que son premier maître, Jean-Baptiste, quand il parlait de la sorte, entendait proclamer publiquement la prérogative transcendante de Jésus, Fils de Dieu.

Ce terme de « Fils de Dieu » n'est pas ici synonyme de prophète comme dans plusieurs passages de la Bible ; venant après le témoignage de la Trinité Sainte, il affirme nettement la divinité du Sauveur : tel est bien l'avis unanime des commentateurs. Sans doute, la foule est encore mal préparée pour recueillir un témoignage d'une telle importance, et d'ailleurs vous n'ignorez pas que le divin Maître voulut préparer insensiblement ses auditeurs à la grande révélation de sa divinité. Mais il a permis, il a voulu ce témoignage de Jean-Baptiste, afin que celui qu'il s'était choisi comme ambassadeur fût ainsi le premier témoin public de sa divinité.

III. — *Le témoignage de Jean dans sa prison*

Mais pour certains Jean est un témoin dangereux qui parle trop : ce pseudo-prophète, qui draine autour de lui des foules considérables, sans tenir compte des situations acquises et des avertissements de la Synagogue, ne saurait continuer plus longtemps, selon eux, un ministère qui demeure l'apanage des docteurs de la Loi et des princes des prêtres. Bientôt, à la suite d'intrigues dont nous avons déjà parlé, Jean-Baptiste subira dans un étroit cachot le châtiment de sa hardiesse demesurée.

Pendant que ses ennemis se réjouissent de leur facile triomphe et se croient débarrassés à tout jamais de ce gêneur, dont l'influence s'étendait chaque jour sur toutes les classes de la société, allons rendre visite au prisonnier d'Hérode et voir si sa bouche de prophète et de témoin est définitivement close comme son ministère public.

Bien qu'on l'ait enchaîné dans les oubliettes de Machéronte, et qu'il soit isolé loin du monde parmi les monts de Moab, il garde cependant contact avec ses disciples. Soit qu'ils bénéficient d'une complaisance secrète de la part du tétrarque ou de son entourage, soit qu'ils forcent la consigne, ils viennent le visiter dans sa prison. On devine aisément sur quel sujet roulent les entretiens. Jésus n'a-t-il pas en effet commencé de prêcher, aussitôt après l'incarcération du Précurseur, et Jean ne suit-il pas avec émotion le développement de l'activité de celui qu'il a présenté au peuple comme l'Agneau de Dieu ?

Ses disciples, qui se rangent parmi les auditeurs de Jésus, entretiennent Jean des paroles et des œuvres de celui que la foule appelle désormais le Christ. Leurs informations ne sont pas complètement sympathiques aux disciples du Christ, l'Evangile en témoigne, ni peut-être même à sa personne. Ils voudraient de sa part plus de décision dans les affirmations, plus de netteté et moins de circonspection. Ne l'accusent-ils pas de tergiversation avec les Juifs ? Un texte de S. Jean semble bien le prouver : « Jusqu'à quand, disent-ils à Jésus, tiendras-tu notre esprit en suspens ? Si tu es le Christ, dis-le ouvertement » (Jo., x, 24). Ainsi donc Jean-Baptiste ne possède en fait de renseignements que ceux qui lui sont fournis par ses disciples.

C'est dans ces conditions qu'il envoie deux d'entre eux à Jésus pour tâcher d'obtenir de lui les précisions qui leur manquent. Ce message aura un double but : affermir la foi des siens en obtenant du Maître une déclaration décisive, et peut-être aussi trouver un réconfort personnel.

C'est que, si Jean est un saint, il n'en reste pas moins un homme, accessible par conséquent à la tentation. Depuis des mois qu'il souffre en prison, il se demande peut-être pourquoi Jésus, dont on lui raconte les prodiges et les œuvres de miséricorde, ne montre pas sa puissance en le délivrant, lui, son Précurseur.

Entre la foi sans nuage et le doute positif il semble qu'il y ait un état intermédiaire, la dépression. Les énergies les plus robustes, les volontés les plus solidement bandées se détendent quand une épreuve se prolonge, ou du moins elles connaissent la tentation bien naturelle à tout être pensant, surtout quand il a, comme Jean, engagé sa vie tout entière à la propagation d'une idée, de se demander : « Est-ce que je ne me serais pas trompé ? » — Comment s'étonner et se scandaliser de cette interprétation possible, quand on se rappelle par ailleurs le cri de détresse poussé par Jésus sur la croix en face du silence de son Père ?

Aussi bien, Jean n'arrive pas à comprendre comment Jésus accomplit les prophéties. L'avènement du règne des cieux ne serait-il donc pas la grande justice dont Dieu menaçait les pécheurs ? On lui rapporte que Jésus ne parle que de miséricorde et de pardon... Il ne sait pas encore que la venue du Messie comportera deux phases : celle de la miséricorde et celle de la justice. Lui, le Précurseur, il a reçu mission de prêcher l'avènement du Christ justicier : ne fallait-il pas commencer par là pour secouer les énergies somnolentes et attirer des foules déjà purifiées sur les pas de Celui qui devait venir ?

En fait, quand les envoyés de Jean lui rapporteront les résultats de leur ambassade et lui raconteront en détail ce qu'ils ont vu et entendu, selon la recommandation formelle de Jésus, ils auront atteint le double but que Jean s'était proposé : ils sauront, et Jean ne manquera pas de leur souligner, que le Messie accomplit les prophéties et donne à son avènement les caractères de la venue messianique prophétisée par Isaïe, et ainsi, grâce au témoignage indirect de Jean, leur foi en sortira réconfortée. Jean, de son côté, se replongera dans la solitude avec une certitude affermie : non, il ne s'est pas trompé, Jésus est vraiment le Messie, Fils de Dieu, qu'il a annoncé au peuple, et comme le vieillard Siméon, il pourra chanter le *Nunc dimittis* dans les ténèbres de son cachot.

* *

Témoin très humble quand il parle de lui-même ; ambassadeur aux déclarations solennelles quand il proclame la divinité de Jésus ; ami précieux qui réconforte la foi des siens en obtenant de Jésus les paroles et les œuvres qui situent sa personne divine et sa mission rédemptrice, tel nous apparaît Jean-Baptiste dans le témoignage qu'il rend du Christ.

Par l'humilité de son attitude, par la fermeté de ses déclarations, par sa constance dans l'épreuve humainement incompréhensible qui l'atteint et qui se prolonge, comme il nous apparaît d'une grandeur immense ! Comme il mérite bien la place de choix que l'Eglise reconnaissante lui réserve dans ses prières et dans sa liturgie !

Et nous, dans le rôle apostolique qui nous est départi à tous sans exception (le Pape et nos évêques ne cessent de nous le rappeler en termes pressants), pourquoi ne tournons-nous pas plus souvent nos regards vers lui, afin de garder à notre témoignage l'humilité, la fermeté et la constance qui sont les conditions primordiales de tout apostolat qui veut être fécond ? Chacun de nous n'est-il pas le précurseur de Jésus auprès de tous ses frères ? Ne doit-il pas témoigner, par l'ardeur convaincante de sa parole, par l'intégrité de sa vie, par la solidité de sa foi, fût-ce dans la prison, que Jésus n'est pas un être lointain et abstrait, mais qu'il est bien le plus proche, le plus vivant et le plus passionnément aimé des maîtres ?

Grand saint Jean-Baptiste, faites-nous, à votre ressemblance, des cœurs d'apôtres ardents et convaincus, afin que, malgré la misère de nos péchés, nous soyons comme vous, dans la vie de chaque jour, de vrais témoins du Christ ! Ainsi soit-il !

POUR LA FETE DE S. ANDRE

(30 novembre)

LA CROIX EST UN ARBRE DE VIE

Mes frères,

Nous lisons dans le livre des Proverbes que « *le désir accompli est un arbre de vie* » (XIII, 12). Cette parole convient admirablement à cette solennité en l'honneur de S. André, apôtre et martyr.

Tout le monde sait que S. André était le frère de S. Pierre. Tous deux moururent crucifiés comme N.-S. J.-C., avec cette différence que S. Pierre par humilité, voulut être crucifié la tête en bas, et que la croix de S. André était en forme de X, ce qu'on appelle communément « croix de S. André ».

On sait aussi que S. André, apercevant de loin la croix qu'on lui préparait, la salua avec une grande joie : « O bonne croix, si belle depuis que tu as porté les membres du Christ, croix que je désire depuis si longtemps, que j'ai tant aimée et si ardemment cherchée, et qui enfin est offerte à mon désir, reçois-moi de la main des hommes, et rends-moi à mon Maître, afin que par toi il me reçoive, lui qui m'a racheté par toi ! » S. André vécut en croix

deux jours entiers, pendant lesquels il ne cessa de prêcher.

Il y a longtemps que les Docteurs ont opposé la croix et l'arbre du paradis terrestre : l'un qui devait donner la vie, et qui a donné la mort ; l'autre qui était un instrument de mort, et qui a donné la vie.

Pour S. André, il est clair que la croix sur laquelle il va mourir est un arbre de vie, parce qu'elle a porté le Christ, l'Auteur de la vie, de toute vie. C'est pourquoi la parole que j'ai citée en commençant, convient tout à fait aujourd'hui : « Le désir accompli est un arbre de vie. » Elle nous rappelle la passion de S. André, le genre de son supplice, son long et ardent désir.

I. — *La croix donne la vie éternelle*

Le supplice de la croix est effroyable. Les clous enfoncés dans les centres nerveux des mains et des pieds causent d'horribles douleurs, avivées encore par le poids du corps qui pèse sur les blessures et qui tire le sang jusqu'à la dernière goutte, dans une agonie dont le patient mesure toute l'étendue.

Et cependant, à la vue de sa croix et du plus loin qu'il l'aperçoit, André chante sa joie et son désir. — Pourquoi ?

Ce n'est certainement pas à cause des douleurs qu'il va subir. Jamais avant le Calvaire de J.-C. on n'avait vu désirer cette mort épouvantable. Mais depuis le Calvaire, les choses ont changé, et la croix est devenue désirable, parce qu'*elle donne la vie éternelle* en échange de la vie corporelle.

C'est là surtout ce que désirait André, cette vie nouvelle, divine, éternelle, où il retrouverait son Christ, qui est mort pour lui, pour lui conquérir cette vie du ciel. David a dit par avance la parole qui convient ici : « Seigneur, tu lui as donné ce que son cœur désirait, tu n'as pas refusé ce que demandaient ses lèvres. » (Ps. 20, 3). David chantait ainsi sa reconnaissance pour une victoire qu'il avait remportée. S. André, lui aussi, chantait la victoire qu'il allait remporter ; car son désir est comblé. Il voulait la vie éternelle et il la voulait de cette manière-là, par la croix, comme son Maître J.-C.

Beaucoup désirent la vie éternelle ; qui donc ne la désirerait pas ? Mais il y en a qui la désirent mal et qui la voudraient malgré leurs péchés. Non, il faut la vouloir par un autre chemin, il faut la vouloir par ce pont qui est le Christ, par la croix, par la lutte, par la victoire sur les ennemis, comme un bon athlète. S. André veut la croix, parce qu'elle est un arbre de vie, un arbre qui donne la vie, un arbre qui conduit à la vie.

Par le dehors, la croix est horrible, mais par le dedans elle est désirable. Par le dehors, c'est un bois de mort ; mais par son mystère, la croix est un bois de vie, à cause de Celui qu'elle a porté au Calvaire. La croix est devenue une source de vie parce qu'elle donne la grâce. Le salaire du péché c'est la mort, dit S. Paul, mais la grâce de Dieu, c'est la vie éternelle (Rom., VI, 33). La croix donne la justice, c'est-à-dire la vie vertueuse ; les saints vivront éternellement (Sag., V, 16). La croix donne la sagesse (Eccli., IV, 12).

Or, tout cela que je viens de dire : la vie, la justice, la sagesse, tout péché le combat et s'y oppose, et tout péché est un arbre de mort : « Le jour où tu en mangeras, tu mourras. » (Gen., II, 17). C'est ce qui fut dit au premier homme. Cet arbre ne contenait aucun poison, mais il donnait la mort à cause de la défense portée par Dieu, à cause du péché, à cause de la désobéissance. Il en est tout autrement de la croix, arbre de vie. Et c'est pourquoi c'est un bois aimable. Il est vivifiant, *parce qu'il détruit la mort du péché.*

II. — *Elle donne la vie de la grâce*

Mais il est vivifiant aussi, *parce qu'il donne la vie de la grâce.*

1. Il est dit de l'homme juste qu'il est comme un arbre planté près d'un cours d'eau, et qui donne son fruit en son temps (Ps. I, 3). L'eau est le symbole de l'affluence de la grâce, surtout des grâces sacramentelles, qui nous purifient, et surtout de la grâce baptismale, qui nous greffe sur le Christ : « Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, dit S. Paul, vous avez revêtu le Christ. » (Gal., III, 27).

Or, le baptême et les autres sacrements tirent leur vertu de conférer la grâce, de la vertu et de l'efficacité de la Passion du Christ. Notre corps de péché, c'est-à-dire l'homme naturel infecté par le péché originel, a été crucifié avec J.-C., dit S. Paul (Rom., VI, 6). Tous les baptisés doivent donc être des crucifiés. — Et c'est là ce qui nous explique le désir ardent de S. André pour la croix, parce qu'il savait bien que le bois de la croix donne la vie de la grâce.

2. C'est la croix aussi qui nous fait *revivre par la pénitence*, si nous perdons la vie de la grâce par le péché. Et nous qui péchons si souvent, nous devons soupirer après ce bois de pénitence et souffrir avec le Christ. S. Pierre, le frère de S. André, a écrit : « Puisque le Christ a souffert pour nous en la chair, armez-vous, vous aussi, de la même pensée » (I Pet., IV, 1). — Et c'est ce que S. André a réalisé, en désirant continuellement, non seulement la croix de pénitence, mais encore le crucifiement réel, pour ressembler au Christ. — Et nous, m. f., si nous ne faisons pas pénitence, comment pourrons-nous répondre au jour du jugement ?

3. La croix est encore le bois de la vie de la grâce, parce que par la croix *nous nous perpétuons avec le Christ* par la grâce finale. Car, par la persévérance finale, nous sommes transplantés dans la patrie céleste, là où l'on ne cesse plus de porter du fruit ; tandis qu'ici-bas il est toujours possible de cesser de fructifier. Si nous mourons avec le Christ, avec lui aussi nous vivrons (II Tim., II, 11). Et déjà ici-bas, cette grâce de vie nous permet de porter tous les fruits spirituels des vertus et des dons. Mais toujours à la condition de mourir au péché. « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jo., XII, 24). — Tout cela, m. f., nous aide à comprendre ce désir de S. André pour la croix et sa joie profonde en se voyant sur le point d'y monter : son âme a soif du Dieu vivant (Ps. 41, 3). Ce n'est pas le bois qu'il désire, mais la source de vie, le Christ, qui est mort sur ce bois. C'est son amour du divin Crucifié qui le pousse et l'exalte.

Ah ! m. f., quelle leçon pour nous ! Comment, au lieu de courir à la croix, la fuyons-nous au contraire ? Et ce n'est pas seulement la croix que nous fuyons, c'est aussi le Crucifié. N.-S. s'en plaint par la bouche de Jérémie : « Mon peuple a fait double mal : ils m'ont abandonné, moi, la source des eaux vives, pour se creuser des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau » (Jér., II, 13). Et cela

s'adresse surtout à ceux qui ne recherchent que le plaisir.

III. — *Elle enseigne les vertus*

La croix nous a aussi libérés de la malédiction qui pesait sur nous depuis le péché originel, avec toutes ses conséquences de blessures et d'affaiblissement. Comme remèdes à ces blessures, la croix nous enseigne quatre vertus opposées : l'humilité, la pauvreté, l'austérité et la bienveillance pour les autres; et par là, nous apprend à accomplir toute justice.

L'*humilité,* c'est le renoncement à soi-même, que J.-C. demande à ceux qui veulent le suivre. S. André le savait bien, lui qui a été le premier appelé, et qui a amené S. Pierre à J.-C. Aussi, pour le récompenser et l'honorer, N.-S. lui a fait partager sa croix, ainsi qu'à son frère Pierre.

La croix nous enseigne aussi l'*austérité*, pour mâter la concupiscence de la chair. C'est une grande leçon de J.-C. sur la croix. Mais il arrive qu'on ne fait plus cas du Christ en croix, pas plus de cas que de l'un des larrons. Nous le voyons transpercé, meurtri, et nous ne voulons rien faire pour lui.

La croix est aussi une leçon de *pauvreté* et de détachement. Courir après les richesses, c'est s'attacher au cou une meule de moulin et se jeter à la mer. On se glorifie de ses richesses. S. Paul ne veut se glorifier que d'une seule chose, de N.-S. J.-C. et de sa croix.

La croix enfin est une leçon d'*amour pour le prochain.* C'est là que J.-C. a prié pour ses bourreaux et aussi pour les deux larrons crucifiés avec lui ; tout cela pour nous enseigner la charité. « Aimons-nous les uns les autres, dit S. Jean, car l'amour vient de Dieu, et celui qui aime est enfant de Dieu, lui qui nous a aimés le premier. » (I Jo., IV, 7, 10). S. André nous en donne un exemple dans sa mort : pour imiter son Maître qui est monté nu à la croix, il a donné tous ses vêtements à ses bourreaux.

* *

S. André a vécu sur sa croix pendant deux jours entiers, durant lesquels il n'a cessé de prêcher au peuple. Et il disait à Dieu : « Seigneur, ne permettez pas que je sois descendu de la croix avant mon dernier soupir. » Et cela nous prouve bien qu'il était heureux de souffrir pour son Christ, pour Celui qu'il avait aimé et suivi pendant trois ans, et dont il avait apprécié l'amour.

POUR LA FETE DE S. NICOLAS
(6 décembre)

LES TROIS TRÉSORS

Mes frères,

Il est écrit au livre des Proverbes : « *De précieux trésors et l'huile sont dans la maison du Sage* » (Prov., XXI, 20). Cette parole pourrait s'appliquer à tous les saints, mais elle semble convenir tout spécialement à S. Nicolas. C'est ainsi que par les « précieux trésors » nous pouvons entendre ses mérites, et par l'huile l'abondance de ses grâces. — Historiquement, on sait que S. Nicolas était riche de biens temporels, et que de ses reliques s'écoule de l'huile. Nous avons donc un parfait symbole de ce que l'Esprit-Saint a réalisé en S. Nicolas au point de vue surnaturel par ses mérites abondants et par les grâces éclatantes qu'il a reçues. Nous avons donc en tout cela de quoi glorifier Dieu et S. Nicolas et aussi de quoi nous édifier nous-mêmes.

I. — *Quels sont-ils ?*

Il y a plusieurs sortes de trésors. Il y a un trésor extérieur : celui des possessions terrestres. Il y a un trésor intérieur : celui de la sanctification intérieure et spirituelle. Il y a un trésor supérieur : celui de la contemplation des mystères divins.

1. Le premier trésor, celui des *biens temporels,* est de peu de valeur. Voici ce qu'en dit Salomon, le grand Sage : « Mieux vaut avoir peu avec la crainte de Dieu, qu'un grand trésor avec le trouble » (Prov., XV, 15). Comme pour dire que les richesses et les trésors temporels sont de peu de valeur et entraînent de grands périls. C'est pourquoi Salomon dit encore : « Il est un mal grave que j'ai vu sous le soleil : des richesses conservées pour son malheur, par celui qui les possède. Ces richesses se perdent par quelque fâcheux événement » (Eccl., V, 12). Et c'est souvent une occasion de mort éternelle.

2. Le second trésor, celui de la *sanctification intérieure,* est un trésor de grande valeur ; car ce n'est pas un trésor d'argent, mais un trésor de grâces, de la grâce de J.-C. Ecoutez S. Paul : « Vous connaissez la grâce de N.-S. J.-C. Vous savez qu'étant riche, il s'est fait pauvre pour vous, afin de vous enrichir par sa pauvreté ; c'est-à-dire qu'il vous enrichit de ses dons et de ses vertus. Vous avez été comblés en J.-C. de toutes sortes de richesses, continue S. Paul, si bien qu'en fait de dons spirituels, il ne vous manque rien » (II Cor., VIII, 9 ; I Cor., I, 5).

Or, ce trésor-là est d'une grande valeur dans le présent, et pour l'avenir par la possession de la vie éternelle. C'est encore Salomon qui dit : « Les richesses acquises par le crime ne profitent pas. Mais la justice délivre de la mort » (Prov., X, 1). C'est ce trésor-là qui délivre de la mort éternelle, de la vraie mort.

3. Enfin, le troisième trésor, celui de la *contemplation de la Vérité,* qui est d'une valeur immense et d'une incomparable utilité. Les livres saints ne tarissent pas d'éloges de cette Sagesse : « Tout l'or du monde n'est auprès d'elle qu'un peu de sable, et l'argent à côté d'elle ne vaut pas plus que de la boue. » C'est Salomon qui parle ainsi : « Ceux qui en usent ont part à l'amitié de Dieu » (Sag., VII, 7). C'est ce trésor qui fait la richesse des anges.

Or, m. f., S. Nicolas a possédé ces trois trésors : celui de la fortune, car il était riche ; celui de la grâce, car il était saint ; celui de la sagesse, car il était un vrai sage. Et c'est tout cela qui constitue l'éclat de ses mérites.

II. — *Que faut-il en faire ?*

Et que faut-il faire de ces trois trésors ? — Le premier, il faut l'échanger. Le second, il faut le garder. Le troisième, il faut le désirer. En échangeant le premier, on pratique la justice parfaite ; en gardant le second, on acquiert la grâce parfaite ; en obtenant le troisième, on entre dans la béatitude parfaite et éternelle.

1. Il faut échanger le trésor des *richesses.* C'est S. Paul qui le prescrit : Il ne faut pas mettre son espoir dans l'instable richesse, mais en Dieu. Il faut faire le bien, devenir riche en bonnes œuvres, apprendre à donner, être généreux et s'amasser un trésor qui soit un fondement solide pour l'avenir, afin d'acquérir la vie éternelle (I Tim., VI, 17).

Et comment se fera cet échange ? — C'est ici que S. Nicolas est un modèle.

a) Il nous dit qu'il faut posséder la richesse sans cupidité, sans s'y attacher, ni s'en faire l'esclave. C'est rare parmi les riches ; et la Sainte Ecriture admire beaucoup celui qui réussit cela : « Heureux le riche qui sera trouvé sans tache et qui n'a pas couru après l'or. Qui est-il pour que nous le proclamions heureux ? car il a fait une chose merveilleuse dans sa vie » (Eccli., XXXI, 10). Vous savez comment en jetant son or dans une maison de pauvres gens, il sauva l'honneur de trois jeunes filles, qui purent ainsi s'établir et se soustraire à la honte d'une vie de péché.

b) C'est encore S. Nicolas qui nous enseigne à convertir la richesse en pieuses aumônes. Je viens de vous citer un fait bien connu de sa vie ; mais il n'est pas le seul. Il a été le père des pauvres, un père pour les pauvres.

c) Enfin, il faut échanger la richesse par un renoncement complet, selon la grande parole de J.-C. au jeune homme riche, pour acquérir la perfection. Et nous savons que S. Nicolas, après la mort de son père et de sa mère, renonça entièrement à sa fortune et en fit l'abandon complet, selon la parole de S. Paul : « A cause de J.-C., j'ai consenti à perdre tout cela, que je regarde désormais comme des balayures, afin de gagner J.-C. » (Phil., III, 8).

C'est ainsi que S. Nicolas a échangé son trésor temporel pour un meilleur.

2. Le second trésor, celui de *la grâce,* doit être gardé avec soin ; car il pourrait être gaspillé par la volupté ; il pourrait être volé par l'orgueil ; il pourrait être rongé par la rouille de la tiédeur.

a) « Nous portons ce trésor dans des vases fragiles, » dit S. Paul (II Cor., IV, 7). Notre cœur et notre corps sont facilement brisés par la volupté. Il y faut une garde d'abstinence et de sobriété.

Il est raconté que S. Nicolas, tout petit enfant, n'acceptait qu'une fois le sein maternel le mercredi et le vendredi, jours de pénitence. Plus tard, il était d'une réserve extrême avec les femmes. Il fuyait les théâtres et fréquentait assidûment les églises. Il gardait avec soin le trésor de sa pureté.

b) S. Nicolas n'exposait pas son trésor de grâce à la convoitise des voleurs, je veux dire de l'orgueil et de l'ostentation. Ainsi, c'est la nuit qu'il voulut faire cette fameuse aumône en faveur des trois jeunes filles. Et comme quelqu'un l'avait reconnu dans l'ombre, il lui fit jurer de n'en rien dire. Il cachait son trésor de grâce contre les voleurs, qui sont l'orgueil et la vanité.

c) Enfin, il faut le garder contre la rouille de la paresse et de la tiédeur. Il y faut la garde de la prière et du zèle, il y faut l'activité de l'amour de Dieu. — Nous savons que S. Nicolas, évêque, était toujours levé le premier avant tous les autres, et le premier à l'église pour la prière. Il gardait son trésor par la ferveur.

3. Quant au troisième trésor, celui de la *contemplation de la Vérité,* il faut le désirer ardemment. Ceci concerne surtout le devoir des chefs, des évêques, comme était S. Nicolas, et qui est le devoir de s'instruire, pour instruire et diriger les autres. Et c'est pourquoi je ne vous en dirai pas davantage.

* *

S. Nicolas fut un grand saint. Et dans sa grande sainteté, il fut toujours très humble. Un jour qu'un évêque lui demandait : « Quel est votre nom ? » il répondit : « Je m'appelle simplicité de colombe pour servir votre sainteté. » Son culte est très populaire. — Il est le grand patron des enfants, à cause de ce que l'on raconte qu'il en sauva trois de la cruauté et de l'avarice d'un boucher. — C'est un saint fort aimable. Il est devenu la personnification de la bonté. Vous l'invoquerez avec profit.

POUR L'IMMACULEE-CONCEPTION

LA BEAUTÉ DE MARIE

Tota pulchra es, Maria.
Vous êtes toute belle, ô Marie !
(Cant., IV, 7).

Mes frères,

La beauté de Marie, l'Eglise nous invite à l'admirer et à la chanter ; elle-même accumule la poésie des Livres Saints et des offices liturgiques pour entourer la Vierge très pure d'une auréole de gloire et de splendeur qui fasse mieux ressortir sa beauté. Qu'est-ce donc que la beauté ? Et de quels éléments la beauté de Marie est-elle faite ?

La beauté est faite d'intégrité, d'harmonie, de splendeur. Dans les êtres matériels, cette beauté apparaît d'une manière sensible en raison même de l'intégrité et de la splendeur des proportions, en raison même de l'harmonie. Mais la beauté de Marie ne peut être qu'une beauté spirituelle, une beauté qui se confond avec sa bonté absolue, avec ce qui la rend bonne en elle-même.

Spirituelle, la beauté de Marie est aussi et surtout d'ordre surnaturel. Prédestinée de toute éternité pour être la Mère de Dieu, elle a été dotée d'une plénitude de grâce proportionnée. Là se trouve la vraie raison de la beauté de Marie, dans cette plénitude de grâce qu'elle a reçue au matin de son Immaculée Conception, plénitude qui s'est accrue de tous ses mérites personnels, comme en témoigne l'ange au moment de l'Incarnation : *Ave gratia plena.* Je vous salue, pleine de grâce !

De cette plénitude découle à l'Immaculée-Conception l'intégrité et l'harmonie premières. Mais cette plénitude se manifeste aussi dans la splendeur du rôle qui lui est dévolu. Intégrité, harmonie, splendeur, c'est ce que nous trouvons dans les cinq prééminences de la Vierge Marie que je me propose de vous exposer.

I

Tout d'abord, prééminence *dans le mode de rédemption.* Et de cette prééminence résulte pour Marie la splendeur de l'intégrité originelle, car Marie n'a pas été purifiée, mais préservée.

Dieu avait bien créé l'homme dans un état de justice et d'intégrité, mais la ruse du démon vint introduire le péché dans le monde, de telle sorte que nos premiers parents nous donnèrent la mort, comme s'exprime S. Bernard, avant même de nous engendrer à la vie. L'homme avait dit son *Non serviam !* et du même coup il s'était détourné de Dieu, sa fin dernière, reniant sa raison d'être et le motif de son existence, se condamnant à chercher inutilement, dans les créatures, un bonheur impossible ; car le péché originel, c'est aussi cela, l'attachement aux créatures, l'esclavage pour l'homme du mal qu'il avait préféré, de l'erreur qu'il avait choisie, de la mort qu'il avait encourue.

Et voilà l'origine de cette lutte dont souffre cha-

cun de nous : l'homme, rebelle contre son Maître, a senti la rébellion monter en lui : la concupiscence, la mort et le péché, tel est le triple lien qui nous enchaîne au char d'un triomphateur mauvais et impitoyable, et qui rend notre défaite absolue, et entière notre honte !

Honte entière, ai-je dit ! Oui, car le Réparateur divin pourra venir, mais la rédemption ne sera pas moins postérieure au mal : un désordre initial se trouve en chacun de nous ; et nous ne pouvons retrouver l'harmonie première, témoignant ainsi, même malgré nous, de la victoire originelle du démon.

Honte entière, ai-je dit ! Et pourtant, non : la victoire de Satan n'est pas si absolue, son triomphe n'est pas si complet. A côté du Christ qui lui échappe de droit et par nature, je vois aussi une fille d'Adam qui lui échappe par grâce, et qui « se lève dans la pureté de son aurore, belle comme la lune, éclatante comme le soleil » (Cant., VI, 9). *Ave, gratia plena !* Salut, pleine de grâce, et d'une plénitude qui a commencé dès votre existence, d'une plénitude qui n'a jamais eu de défaillance et qui n'a pas permis au démon de vous atteindre !

Réjouissons-nous, m. f. ; la pureté originelle que Dieu nous destinait, une fille de notre terre la reçoit effectivement : *Macula non est in te* (Cant., IV, 7). Il n'y a pas de tache en vous, ô Marie, pas de tache originelle et pas de concupiscence qui en soit la suite ! *Tota pulchra es ;* vous êtes toute belle, toute pure, toute sainte ! Vous réparez la honte antique et vous êtes la gloire de votre peuple !

« La femme que vous m'avez donnée, m'a présenté le fruit défendu, » disait Adam. Pitoyable excuse ! mais voici maintenant, pour remplacer cette Eve première, voici l'Eve nouvelle, la mère du Sauveur, l'ennemie personnelle du Tentateur.

« *Inimicitias ponam inter te et mulierem.* (Gen., III, 15). Entre toi et la femme, il y aura haine, et cette haine sera ton humiliation, car cette femme t'échappera, et c'est en vain que tu voudras la mordre au talon. Son Immaculée Conception la préserve de ta rage ! » — Je le sais, le triomphe de la Vierge, c'est le triomphe de Jésus. Mais dans l'ordre du temps, l'Immaculée-Conception est cette porte éternelle par où devait entrer le Roi de gloire. (Ps. 23, 7). Et cela ajoute à la splendeur de Marie.

L'Immaculée Conception n'est pas seulement la gloire d'une femme privée : elle est bien plus. Vous êtes toute belle, ô Marie, car au travers de votre pureté originelle, c'est le Christ que je vois, triomphant dans la pourpre innocente de son sang, comme vous triomphez dans la liliale parure de votre âme sanctifiée dès son principe. A travers Marie sans tache apparaît l'Eglise sainte et immaculée (Eph., V, 27) ; à la fois, elle aussi, Mère du Christ mystique et Epouse de l'Agneau, comme le montre l'Apocalypse (XXI, 9), et qui répétant à travers les siècles le geste de Marie, continue à écraser dans les âmes rachetées la tête de l'infernal serpent ! — *Inimicitias ponam inter te et mulierem.* L'inimitié, la voilà ; elle a sa source dans l'Immaculée Conception de Marie, qui a inauguré ici-bas la sainteté dont vivent les âmes.

Tota pulchra es, o Maria ! Oui, vous êtes toute belle, ô Marie, dans votre Conception sans tache par laquelle vous humiliez le Prince de l'orgueil et vengez notre opprobre !

II

Prééminence du mode de rédemption, d'abord qui donne à Marie la splendeur de l'intégrité ! *Prééminence de pureté* ensuite, qui met dans toute la vie de Marie la splendeur de l'harmonie. C'est une conséquence de la première grâce et de la fidélité de Marie.

L'ange nous en instruit encore : « *Ne timeas, Maria ; invenisti gratiam apud Dominum* » (Luc, I, 30). Elle a trouvé grâce devant Dieu ; son intégrité première, sa splendeur originelle devaient fleurir et fructifier sous peine de déchoir et de se ternir. Elle a trouvé grâce devant Dieu : c'est donc qu'elle est pure, non pas d'une pureté ordinaire, mais d'une pureté capable d'attirer en elle la source de la pureté, Dieu lui-même. Et cette pureté fait sa beauté. Epouse de l'Esprit-Saint, elle reçut au jour des mystiques épousailles la robe nuptiale de la virginité. Ce fut sa plus chère parure, le couronnement de toutes ses autres vertus ! « Vierge sage, demande Bossuet, qui donc vous avait appris que Dieu aime les vierges, car ni votre Fils n'avait encore annoncé la génération de ceux qui seraient purs pour le Royaume des cieux, ni l'apôtre Paul n'avait encore proclamé l'excellence de la virginité ! Qui donc vous l'avait appris, sinon l'Epoux des Vierges qui voulait votre cœur tout entier ? »

Elle savait, la Vierge galiléenne, que la vie selon l'esprit est plus noble que la vie selon la chair, que rien n'est fécond comme ce que le monde juge stérile, et que la vraie beauté est faite de renoncement.

La chasteté, la pureté, voilà, en effet, une valeur méconnue ; la meilleure fécondité n'est pas celle qui multiplie la vie, mais celle qui l'ennoblit, qui la hausse ; la chasteté est une leçon, un exemple ; elle est un élément, et l'un des plus riches, du progrès moral.

Marie nous a donné le premier modèle de cette pureté, de cette grandeur morale, de cette exaltation de la vie. Sa virginale chasteté attend l'Epoux des vierges, qui ne se plaît que parmi les lis, et sa pureté l'attire en elle : « *Concupiscet Rex decorem tuum.* Ecoutez, ô Vierge : oubliez votre peuple et la maison de votre père. Mais déjà vous avez oublié votre peuple, puisque vous ne songez pas à son accroissement charnel, et la maison de votre père ne retient pas votre cœur, puisque vous ne lui susciterez point d'héritiers ! Oui, votre cœur est prêt, ô Vierge ; il est prêt à répondre à l'appel de son Dieu. *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium.* Voici la Vierge féconde et la mère intègre. Toutes les gloires sont réunies dans la même femme. Vous êtes toute belle, ô Marie ; toute belle dans l'intégrité de votre virginité féconde et dans la fécondité de votre maternité virginale. — Vierge avant l'enfantement, car le Fils de Dieu ne pouvait naître que d'une vierge. Sans doute, dans sa vie terrestre, Jésus semble aimer davantage les pécheurs, car c'est pour eux qu'il est venu ; mais comme Dieu, il préfère l'innocence ; Pierre, Paul, Mathieu, qu'il avait formés pour les hommes, ont pu être pécheurs, mais sa Mère devait être toute pure, car elle n'était faite que pour lui ! (Bossuet). — Vierge pendant l'enfantement : « Jésus sortit du sein de sa mère comme le rayon sort du foyer, comme le parfum sort de la fleur, comme la parole sort des lèvres. La parole ne déchire pas les lèvres en y passant, le parfum en s'exhalant n'altère en rien l'intégrité de la fleur, le rayon en s'élançant n'enlève rien à son foyer ! » (Mgr Gay). — Vierge après l'enfantement, sans nul doute, mais sans aucun détriment pour sa fécondité spirituelle, car son Fils Jésus n'est que le premier-né entre beaucoup de

frères. Et sa postérité s'est multipliée au-delà des grains de sable qui bordent nos rivages !

Oui, vous êtes toute belle, ô Marie, et vous avez attiré les regards du Roi divin qui s'est épris de votre beauté ! Oui, vraiment, de cette aurore que fut votre Immaculée Conception, vous vous avancez belle comme la lune, éclatante comme le soleil, et splendidement pure pour la suite des siècles !

III

La prééminence de rédemption et la prééminence de pureté devaient aboutir dans les desseins divins à une splendeur plus grande *dans les relations de Marie avec Dieu.*

Tout d'abord, dans l'Incarnation, à une prééminence de familiarité divine. Marie n'est cela, immaculée et pure dans la plénitude de la grâce, qu'en raison du rôle que Dieu lui destine. Encore là, l'ange le proclame : « *Ave gratia plena : Dominus tecum !* Pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ! » Avec vous d'une manière toute spéciale, et il veut se donner encore davantage à vous puisqu'il veut faire de vous sa mère : *Quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei.* Votre Dieu sera à vous, comme l'enfant est à sa mère.

Tota pulchra es, o Maria. Elle est toute belle, la fille du Très-Haut dont Dieu veut se servir pour le salut de son peuple et le triomphe de son amour. Dieu l'a faite belle, pour en faire la mère de son Verbe et obtenir en elle, pour le rachat du monde, la libre collaboration de l'humanité ! Non que les plans divins pussent être frustrés par le vouloir de la créature, car Dieu a le cœur de l'homme en sa main, et il le fléchit à son gré en faisant consentir librement et infailliblement à la fois notre volonté. Mais Dieu traitant chaque être selon sa nature, n'est vraiment honoré que par l'amour libre et volontaire, et c'est parce qu'il veut l'amour et la liberté de la plus belle de ses créatures, qu'il la considère, pour ainsi dire, comme son égale, qu'il lui envoie un prince de la milice céleste, qu'il veut avoir besoin d'elle et mendier en quelque sorte son consentement et sa coopération... Vous êtes toute belle, ô Marie, fille privilégiée du Très-Haut, qui vous montre tant d'égards !

Non seulement elle donne son consentement à Dieu, mais le Verbe lui doit son humanité. Elle est vraiment la mère de Dieu, puisqu'elle est la mère du Verbe. Un fils divin naîtra d'elle : *Credo... in Jesum Christum... qui natus est ex Maria Virgine,* et ce fils est béni : *benedictus fructus ventris tui.* Et, m. f., — c'est Jésus qui nous en avertit, — « au fruit on reconnaît l'arbre. » Le fruit divin de Marie, c'est Jésus. Sans doute ce n'est pas la mère qui donne la bénédiction au fils ; ici, la réalité est plus sublime, car la bénédiction de la mère découle de celle du Fils. Or le Fils est un fruit béni en saveur. N'est-il pas écrit dans l'Ecclésiaste : « Celui qui me mange aura encore faim » (XXIV, 9), laissant à entendre qu'il rassasie sans jamais lasser ? Mais c'est aussi un fruit de beauté, car si le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal était beau et agréable à la vue, que dirais-je du fruit de vie, et comment dépeindre sa splendeur ?... Vous êtes toute belle, ô Marie, puisque vous avez donné le jour à un fils si beau, à un fils qui doit sans doute vous ressembler selon la chair, comme vous lui êtes conformée selon l'esprit ! Vous êtes vraiment bénie entre toutes les femmes, et bénie de la plus féconde des bénédictions, car les autres femmes doivent enfanter dans la douleur ou demeurer stériles ; mais vous, ô Marie, vous enfantez dans la joie et vous demeurez vierge ! Vous êtes toute belle, belle de la splendeur même de ce Fils que vous mettez au monde, « de ce Fils que vous revêtez de la substance de votre chair et qui, à son tour, vous couvre de la majesté de sa gloire. » (S. Bernard).

IV

Cette spéciale familiarité avec Dieu qui est le privilège de Marie, lui confère une quatrième prééminence : celle de *l'union au Christ Rédempteur,* ce qui lui permet d'être corédemptrice avec son divin Fils.

Corédemptrice, elle l'est déjà à l'Annonciation ; car dès lors, la pauvre humanité attendait suppliante. Dieu veut nous sauver, mais la mère qu'il se choisit doit être libre pour pouvoir témoigner des grandes choses qui se feront en elle ; en effet, le salut nous vient par la foi, et la foi nous arrive matériellement par le témoignage historique : *fides ex auditu.* Marie doit être pour nous le guide qui nous conduit à Jésus, après nous avoir donné Jésus. Il faut donc qu'elle soit avertie du mystère qui se prépare, et dès ce moment sa fonction est commencée. Ecoutez S. Bernard joindre ses supplications à la voix de l'ange pour décider Marie :

« Vous venez d'entendre, dit-il, ô Vierge, ce qui doit arriver et comment cela se fera. Vous avez bien entendu : *Vous concevrez et vous enfanterez un Fils !* L'ange attend votre réponse ; il est temps pour lui de retourner au Dieu qui l'envoie. Nous aussi, ô Mère, nous attendons la parole de pitié, nous sur qui misérablement pèse la sentence de condamnation ! Voyez, ô Marie, le prix de notre salut vous est offert ! C'en est fait : nous sommes libérés, si vous le voulez ! Celui qui t'en supplie, ô pieuse Vierge, regarde, c'est le pitoyable Adam lui-même et toute sa malheureuse descendance exilée ; c'est Abraham, c'est David, ta propre famille et tous tes pères qui attendent dans l'ombre de la mort ! Hâtez-vous de répondre, ô Vierge ! Quoi donc ? C'est bien à vous qu'a été faite la promesse ; ou bien nous en faudrait-il attendre une autre ? Oui, je ne me trompe pas : c'est bien à vous ! Vous êtes cette femme promise autrefois, attendue, et si longtemps désirée ! Ouvrez, ô Vierge, ouvrez votre cœur à la foi, vos lèvres au *Fiat,* votre sein au Créateur. C'est le Désiré des nations qui se tient à la porte et qui frappe ! *Surge, curre, aperi!* Levez-vous par la foi, empressez-vous par votre dévouement, ouvrez, ouvrez votre cœur par le consentement ! » (4e Homélie *super Missus).*

Non seulement Marie nous donne le Rédempteur, mais elle prend aussi une part active à notre Rédemption. Sans doute, N.-S. Jésus-Christ suffisait à lui seul ; seul, il pouvait solder intégralement notre compte de pécheurs et nous mériter la grâce, et seul il nous a rachetés. Mais il a voulu y joindre sa mère ; il a voulu que l'Eve nouvelle fût aux côtés du nouvel Adam sur le Calvaire ; et Marie, une fois la Rédemption faite, y a ajouté ce que le cardinal Billot appelle « un mieux de Rédemption, un surplus de Rédemption. » Et ce surplus, c'est une plus grande efficacité, par rapport aux hommes, de la Rédemption déjà opérée intégralement par rapport à Dieu. Entre les hommes et le Roi de gloire apaisé, se tient une femme, la plus belle des créatures, une Mère douloureuse, le cœur transpercé du glaive prédit par Siméon, crucifiée dans son âme avec son divin Fils. Elle mérite ainsi d'être la mère des vivants,

car c'est au moment où Jésus meurt pour acquérir son corps mystique, l'Eglise, que Marie recueille le testament suprême de son Fils et qu'elle voit se multiplier sa postérité : « Voici ta mère ! Voici ton fils ! » A sa première maternité virginale s'ajoute une maternité spirituelle, et c'est dans cette maternité que se trouve pour nous ce surplus de Rédemption. Il ne peut y avoir rien de terrible et rien d'austère en une mère qui n'a point à s'occuper de la justice, mais tout y est douce pitié et miséricorde... Vous êtes toute belle, ô Marie, dans le salut que vous apportez au monde, dans la part que vous prenez à ce salut, et dans l'extension indéfinie de votre maternité compatissante !

V

Et maintenant que Marie a quitté cette terre pour régner dans la splendeur de son Fils, sa plénitude de grâce s'est changée dans une *plénitude de gloire* qui constitue la grande prééminence de la Vierge-Mère.

Marie est la première en dignité des rachetés qui ont reçu la grâce de Jésus. Dans le ciel, elle se tient au côté de l'Agneau. Elle est la première des 144.000 qui le suivent partout où il va. Même au ciel, Jésus daigne avoir besoin de sa mère, et il ne veut rien faire sans l'associer à son action. Alors qu'il aurait pu nous communiquer la grâce directement, il ne l'a pas voulu ; il veut que s'étende encore sur nous ce surplus de Rédemption que nous a valu Marie au Calvaire, et pour cela il nous a laissé la médiation de Marie. La volonté de Marie est associée à la volonté de Jésus et à la volonté de Dieu le Père : Marie est le canal de la grâce, le canal de toutes les grâces, dans toute l'extension spatiale et temporelle de l'Eglise, jusqu'à la consommation des siècles. Jamais son nom n'est séparé de celui de son Fils et ces deux amours convergent dans l'unité d'une même gloire. Le Christ est médiateur de rédemption. Marie est médiatrice d'intercession, et c'est la seule voie qui aille de Dieu aux hommes et des hommes à Dieu. « Quand un pécheur supplie Marie, dit S. Bernard, celle-ci montre à son Fils son cœur et son sein maternel ; le Fils alors montre au Père la blessure de son côté et ses meurtrissures ; c'est pourquoi nulle demande ne peut être repoussée, où tant de marques insignes de charité se présentent à la fois. »

Tota pulchra es, Maria ! Voici bien le triomphe et l'apogée de votre splendeur, puisque vous régnez, toute-puissance suppliante, dans une gloire qui ne défaille jamais, car les paroles du Seigneur ne passeront point ! Oui, ô Marie, vous êtes toute belle, dans le temps que vous avez paru sur notre terre, et plus encore durant toute l'éternité.

* *

M. f., puisque Marie est si belle, donnons-lui notre admiration et notre confiance, et nous nous rendrons dignes d'elle, et nous bénéficierons de sa protection. En effet l'admiration nous excitera à imiter ses vertus : son innocence, sa pureté, son obéissance, sa générosité. Notre confiance l'inclinera vers nous et lui permettra de nous combler des grâces divines. C'est ainsi que copiant les vertus de Marie, protégés et soutenus par elle, nous pourrons arriver à la ressemblance parfaite avec son divin Fils, N.-S. Jésus-Christ, et mériter la récompense éternelle. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

LXVII

LES SANCTIONS DE L'AU-DELA

Mes frères,

L'alternative qui nous est posée par Dieu, au sujet de notre vie éternelle, se résume en deux mots très brefs : le ciel ou l'enfer. Mais ces deux petits mots représentent des réalités si grandes, et si parfaitement immuables, qu'on ne saurait trop les méditer. Nous devons chercher à les approfondir pour arriver à la connaissance de la vérité sans doute, mais aussi parce qu'il s'agit de fixer le sort définitif qui nous attend, et qui sera déterminé, dans un sens ou dans l'autre, par les actes que nous aurons librement accomplis pendant notre vie terrestre. Envisageons d'abord la redoutable sanction de l'enfer ; nous verrons en second lieu ce qu'est la suprême récompense du ciel.

I. — *L'enfer*

Ne vous étonnez pas, m. f., de ce que je ne dis rien de la question du purgatoire. Mon but est uniquement d'examiner la vie éternelle. Or, pour certaine que soit son existence, le purgatoire n'est pas éternel ; tôt ou tard, et tout au moins à la fin du monde, les âmes qui y sont détenues seront appelées à le quitter pour le séjour définitif du paradis.

Abordons tout de suite le problème douloureux de l'enfer.

L'existence de ce lieu de châtiment ne saurait être mise en doute. Les Hébreux le connaissaient déjà sous le nom de *Scheol*, car si cette expression désigne quelquefois, d'une façon plus générale, le séjour de tous les morts, y compris les justes qui attendaient l'Ascension du Christ pour pouvoir accéder au ciel, il n'en reste pas moins que, dans d'autres textes, elle indique nettement l'endroit des supplices éternels. Le prophète Daniel annonçait : « Ceux qui dorment sous la poussière de la terre s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour l'opprobre qu'ils subiront éternellement. »

Mais c'est Notre-Seigneur surtout qui nous apporte un témoignage d'une clarté effrayante lorsqu'il prononce ce jugement, que nous citons d'après le texte de l'Evangile selon S. Mathieu : « Eloignez-vous de moi, maudits ; allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. » Ou encore, quelques versets plus loin : « Et ceux-ci iront dans le supplice éternel. »

Aussi l'Eglise n'a-t-elle jamais cessé de professer ce dogme. Le Symbole de S. Athanase, qui ne fait que développer celui des Apôtres, mentionne explicitement que ceux qui ont bien agi iront à la vie éternelle ; ceux qui ont fait le mal, dans le feu éternel. Et, pour donner plus de poids à son assertion, il se hâte d'ajouter : « Ceci est la foi catholique, et si quelqu'un ne le croit pas fidèlement et fermement, il ne pourra être sauvé. » Aussitôt qu'Origène eut commencé à répandre cette hérésie que les démons et les impies pourraient être rétablis dans leur état antérieur, l'Eglise, dans son 2e Concile de Constantinople, le condamna énergiquement. Plus tard, le 4e Concile du Latran, le 2e de Lyon, puis celui de Florence, promulguèrent tour à tour cette vérité, que Benoît XII devait définir une fois de plus, en attendant que le Concile de Trente lance l'anathème sur ceux qui ne l'admettent pas.

Quant aux peines qui seront subies dans cet enfer, on les divise en deux sortes : la peine *du dam* et la peine *des sens*. — La première est la plus redoutable, quoique ce soit celle qui nous impressionne le moins, à première vue, parce que nous sommes moins aptes à en saisir toute l'horreur. C'est elle qui constitue essentiellement la damnation, et elle réside dans la privation éternelle de la béatitude. C'est au moment de la mort seulement que l'âme coupable se rend compte de l'immensité de ce désastre : être séparé de Dieu pour toujours. Cela suffit pour provoquer en elle un regret sans repentir salutaire et une torture indicible. Dès l'instant que l'on a saisi toute l'infinité du bonheur qu'il y aurait à jouir de Dieu, et qu'on s'aperçoit qu'on ne pourra plus l'atteindre, on est invinciblement, souverainement malheureux. — Un autre châtiment, d'ailleurs, vient compléter celui-là, et c'est la peine du feu. Quoi que plusieurs aient voulu en dire, il ne s'agit pas ici d'une métaphore, mais d'un feu réel, vraiment matériel, qui possède la double propriété de brûler ses victimes sans les consumer, et d'agir, dès l'instant de la damnation, sur les âmes bien qu'elles ne soient pas réunies à leurs corps qui ne ressusciteront que plus tard.

Certaines gens, trop sensibles ou trop faibles, ont peine à supporter une idée aussi effroyable. Ils essaient de se réfugier dans des objections qui ne sont que d'illusoires et périlleux subterfuges. « Dieu est trop miséricordieux, disent-ils, pour avoir créé un enfer. » Ils ne réfléchissent pas que la miséricorde du Seigneur ne peut aller contre sa justice, car alors elle ne serait qu'une débonnaireté qui constituerait une imperfection. Mais c'est précisément parce que le Maître est absolument parfait que sa Sagesse a dû, rigoureusement, créer l'enfer. Prenons l'un après l'autre quelques-uns de ses attributs, et nous verrons que chacun d'eux exige cette réparation.

Dieu est *grand* : il doit par conséquent réprimer toute révolte, et la dompter assez énergiquement pour qu'elle ne puisse jamais redresser sa tête contre lui. Dieu est *beau* : c'est pour cela qu'il doit frapper le coupable qui s'est librement rendu hideux, du point de vue moral. Dieu est *juste* : il faut donc qu'il rende à chacun selon ses actes, et quand les actes ont une malice infinie, il faut que la sanction soit également infinie, sous peine de ne plus être proportionnée, ce qui serait contraire à l'ordre divin. Dieu est la *prévoyance* même : aussi faut-il qu'il cherche à nous détourner du mal par la menace d'un châtiment assez sévère pour nous contraindre à réprimer les passions, follement impérieuses, qui fermentent sans cesse en nous. Dieu est *bon*, et c'est pour cela qu'il doit punir encore, car s'il tolérait le mal, il s'en rendrait complice, il pactiserait avec Satan.

Au surplus, Dieu lui-même ne damne personne. C'est plutôt nous qui nous damnons. Pour être passible de l'enfer, un acte humain doit comporter une matière grave, accomplie en pleine connaissance de cause et délibérément consentie. Pesez donc toute la malice que contiennent ces trois conditions. L'homme sait ce que c'est que Dieu ; il en connaît l'immensité, la puissance, la tendresse ; et froidement, diaboliquement, il l'outrage de la façon la plus gratuite et la plus grave, en lui préférant son propre caprice ou sa propre perversité. Ce pécheur ne s'est-il pas librement damné lui-même ?

Ici nous voyons timidement revenir ces gens dont nous avons déjà parlé et qui proposent, avec Prévost-Paradol : « Eh bien ! soit ; que Dieu châtie ; mais qu'il punisse en anéantissant le pécheur. » Evidemment, cela ne peut se concilier avec les textes sacrés, et, de plus, la menace qui souvent nous sauvegarde, deviendrait inefficace, au moins pour beaucoup d'individus. Mais il faut aller plus loin et reconnaître qu'une telle sanction serait injuste, parce que, en supprimant le pécheur, elle le soustrairait à sa peine. De même que l'équité divine demande que Dieu récompense les actes surnaturellement méritoires, de même elle exige impérieusement que les coupables soient châtiés. Les faire disparaître ne ferait que les empêcher de souffrir selon qu'ils ont bien voulu le mériter.

« Au moins, insistera-t-on encore, si nous devons admettre les peines infernales, que cet enfer, si prolongé soit-il, ne demeure pas tout à fait éternel ! » Hélas ! Vous avez entendu les paroles du Christ et nous n'y pouvons rien changer. D'ailleurs notre raison elle-même nous crie la nécessité de l'enfer éternel. Il est indispensable qu'il y ait correspondance entre la faute et la peine. Or le péché mortel est une faute infinie, aussi bien parce qu'il nous oppose radicalement au Bien suprême, que parce qu'il nous attache d'une manière absolue au mal total. La conclusion s'impose : le crime ayant été sans limite, la sanction ne peut pas être bornée, ni dans son intensité, ni dans sa durée. En outre, la gravité du délit se mesure à la grandeur de celui qui a été offensé et, lorsqu'il est question de Dieu, l'outrage est incommensurable, puisque la grandeur de Dieu est immense : il faudra l'éternité entière pour la châtier. Après S. Grégoire, le Docteur angélique apporte un nouvel argument que nous résumerons ainsi : il convient que celui qui a péché pour l'éternité, soit puni pendant l'éternité. Et d'ailleurs, puisqu'un des grands maux de l'enfer est que le criminel s'obstine irrésistiblement dans son attachement à ses fautes, comment Dieu pourrait-il raisonnablement absoudre quelqu'un qui, loin de manifester le moindre repentir, persiste à se détourner furieusement de lui ? Du simple point de vue humain, tout comme du point de vue de la foi, l'existence de l'enfer, ses différents supplices, sa légitimité et son éternité sont absolument incontestables et rendent témoignage à l'Intelligente Bonté qui les organisa. Il ne tient qu'à nous de n'avoir pas à en subir les épouvantables tourments.

II. — *Le ciel*

Nous avons hâte d'en arriver à des considérations plus apaisantes. Aussi bien voici que, par un contraste heureux, la vie éternelle doit se présenter maintenant à nos réflexions sous l'aspect radieux du paradis.

Le ciel est réservé par la munificence du Souverain Maître aux âmes qui auront quitté ce monde en état de grâce. Mais toutes ne seront pas admises à y pénétrer directement : seules, les âmes parfaitement pures et justifiées, soit par l'intégrale conservation de leur innocence, soit par un repentir absolu, soit par le martyre ou la charité parfaite, jouiront de ce privilège. Les autres devront, au préalable, passer par le purgatoire, où, pendant une durée de temps plus ou moins considérable, mais toujours proportionnée à leur état, elles effectueront une sorte de stage douloureux qui leur permettra d'expier complètement, afin de paraître devant le Seigneur dans une pureté totale. Leurs souffrances seront néanmoins consolées par cette certitude bienheureuse qu'el-